

Vivre l'Église des Batignolles

Journal spirituel, théologique et participatif

N°37 – 5 décembre 2020

Édito :

Jauge !

Jean-Marie de Bourqueney

Voilà encore un mot qui revient dans l'actualité, après d'autres : masque, confinement, etc ... à l'heure où j'écris ce texte, je ne sais pas quelle sera la « jauge » pour notre temple, autrement dit, combien nous serons ce dimanche. Ma seule certitude : il y aura bien une limite au nombre de personnes et, en plus, une distance entre ces personnes. Déjà que je ne vous serrais plus la main et ne vous embrassais plus... Est-ce cela le monde de demain ? Ai-je imaginé une seule fois, depuis bientôt 32 ans de ministère pastoral, qu'un jour dans ma vie, j'aurais pu avoir peur que vous soyez trop nombreux au culte ? Aurais-je pu imaginer qu'un jour je vous aurais dit : « écartez-vous les uns des autres » ? J'ai plus l'habitude, lors de cultes estivaux ou proches du 1^{er} janvier de vous dire : « puisque nous sommes peu nombreux aujourd'hui, je vous invite à vous rapprocher... ». Car l'Église, telle que je l'ai vécue depuis toujours, est bien un lieu et un temps où l'on a vocation à se rapprocher... Si vous ajouter à cela ma culture marseillaise (ou peut-être un peu africaine ?), je vous embrasse toutes et tous avant et après le culte... mais ça, c'était avant !

Alors, à la manière du livre de l'Apocalypse, je me prends à rêver demain, ou plutôt à l'espérer de toutes mes forces. En parodiant Apocalypse 21 : « Alors je vis un nouveau ciel et une nouvelle terre. Le premier ciel et la première terre ont disparu, et il n'y a plus de pandémie. Et je vis le nouveau temple, la nouvelle Jérusalem, qui descendait des cieux, envoyée par Dieu, prête comme une épouse qui s'est faite belle pour son mari. J'entendis une voix forte qui venait du trône et disait : « Voici, la demeure de Dieu est parmi les êtres humains ! Il enlèvera tout masque de leur visage. Il n'y aura plus de mort, il n'y aura plus ni confinement, ni distance, ni solitude ! En effet, la peur a disparu et les embrassades sont de retour. Alors celui qui siège sur le trône déclara : Maintenant, je fais toutes choses nouvelles. » Oui, mais c'est demain ...



Décalé



Échos de la vie d'Église

Nouveaux horaires du secrétariat :

Notre assistante de paroisse, Marie-Noëlle, avait été mise au chômage partiel, à cause du second confinement, notamment à cause de la perte de l'activité « locations de salles ». Mais, le travail étant particulièrement important en décembre, cela n'est plus le cas. Veuillez donc noter les nouveaux horaires du secrétariat :

Mardi 9h-12h30

Mercredi 9h-12h30

Jeudi 14h-17h30

Vendredi 14h-17h30

Cultes

Comme vous le savez, les cultes ont pu reprendre au temple, mais avec une jauge sanitaire de 30 personnes, qui est en train d'être revue, suite à une décision du Conseil d'État.

Avec le conseil presbytéral, nous avons pris quatre décisions importantes :

Le culte sera assuré sous deux formes : au temple **ET** le « culte méditation » en ligne à partir de 10h30 le dimanche sur YouTube ou à partir de notre site de paroisse.

Le culte du soir (18h30) mensuel aura bien lieu au temple le dimanche 6 décembre.

Fête de Noël du 13 décembre : elle n'aura pas lieu en présentiel au temple, mais uniquement sur internet. Le but est tous les enfants, les ados du KT, le groupe de jeunes, le scoutisme puissent y participer. Nous sommes en train de préparer des vidéos qui rendra ainsi chaque jeune présent à l'image dans ce culte

festif. Par ailleurs, j'assurerai une conférence autour de l'art et de la théologie, comme chaque année, mais uniquement en ligne aussi.

Les cultes de Noël auront lieu au temple (avec sans doute une jauge revue à la hausse) : 24 décembre à 19h et 25 décembre à 10h30

Série de prédications de l'Avent

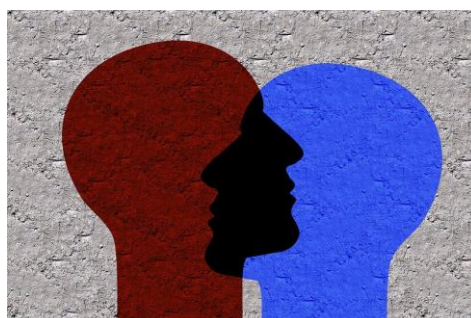
Je vous propose une série de prédications de l'Avent, autour du thème de l'identité, qui traverse notre époque ; quelle est notre identité d'être humain ? Quelle est notre identité de croyant-e ? Et l'identité de Jésus ?

Soutenir l'action de l'Église

Vous pouvez encore faire un don à l'Église pour soutenir son action et lui permettre de traverser cette crise.

Envoyer votre chèque au secrétariat de l'Église ou faire un versement :

IBAN : FR76 1027 8061 2300 0203 7360 143



Réflexion

Le goût du risque : entre sécurité et audace 1^{ère} partie : La société, entre sécurité et risque

Voici un article, datant de 2007, que j'avais publié dans la revue Évangile & liberté. Le contexte a changé mais notre questionnement sur cette question est bien présent aujourd'hui, plus que jamais... Je vous le (re)propose en 2 parties. La première est sur le risque dans la société. La seconde, mercredi prochain, portera plus sur l'individu et sur le « risque théologique »

L'être humain est un animal définitivement compliqué. L'homme contemporain n'échappe pas à cette réalité. Regardons-nous fonctionner, individuellement ou en société. Nous sommes bardés d'assurances en tous genres et autres principes de précaution. Dans le même temps, nous cherchons l'adrénaline du risque. Celui-ci devient la drogue d'une société sans doute trop aseptisée. Certes tout le monde ne saute pas à l'élastique pour ressentir la poussée d'adrénaline, mais nous continuons à prendre notre voiture (voire à dépasser les vitesses...), à fumer, et, que nous le voulions ou non, à participer à une société qui a fait du risque le moteur même de son économie. Il n'y a peut-être guère que les églises pour ne pas suivre cette évolution. Au contraire, rares sont les églises qui osent « prendre des risques », sortir des sentiers battus. Au risque de se tromper, on préfère si souvent les délices de la langue de bois qui ne dit rien. Entre déclarations d'intentions banales et phrases creuses, notre langage ecclésial ne court pas grand risque... Devons-nous nous réveiller ? Notre théologie, ou plutôt nos théologies doivent-elles épouser la réalité anthropologique de la nécessité du risque ? Résolument, je le crois.

L'angoisse du risque

Effectivement, nous vivons dans une situation paradoxale : entre réalité du risque et méfiance érigée en système. Tout est assuré aujourd'hui : véhicules, habitations, voyages, scolarité, spectacle, jambes des footballeurs, actes chirurgicaux, et même la vie... L'assurance repose sur une acceptation de l'existence d'un risque ; elle cherche à en prévoir les effets. Mieux, elle permet l'expression d'une solidarité au sein de la société en répartissant les coûts sur l'ensemble d'une population. Mais on constate depuis quelques années que le principe de l'assurance ne suffit plus à se prémunir d'une nouvelle angoisse des risques. On le constate notamment au travers de la judiciarisation de la société : tout est attaquable en justice. A chaque problème son procès. Cela peut aller du pot de fleurs qui fuit sur un balcon à un acte médical dont la « réussite » n'est pas totale. Il nous faut toujours un responsable pour tout. On n'admet pas l'idée même de l'accident, de l'imprévisible. On remplace cette notion par celle de « faute », voire de « délit ». Le risque lié à tout événement a été remplacé par une nouvelle culpabilité. C'est peut-être une forme de sécularisation du péché ! Ce ne sont plus les religions qui sont porteuses de culpabilité mais la société « laïque » tout entière : le bûcher pour les fumeurs et le pilori pour les excès de vitesse...

Un second effet de cette angoisse du risque est l'érection du principe de précaution comme dogme absolu de nos pratiques et de nos législations. Pour un mouton malade, une région tout entière, voire un pays, est le théâtre d'un massacre général. Cela participe aussi sans doute d'une autre angoisse, celle de l'hygiène alimentaire. Jamais notre nourriture n'a été aussi saine. Jamais dans notre histoire il y eut aussi peu d'intoxications alimentaires. Or, nous avons parfois l'impression (impression largement relayée et amplifiée par les médias) de vivre dans une porcherie où notre assiette serait une culture de produits toxiques... Il est vrai que l'industrialisation de notre alimentation nous fait perdre le contact avec le produit naturel, brut. Du coup nous avons l'impression de pas « maîtriser » notre assiette. Nous nous en remettons aux autres, à l'usine qui a fabriqué et conditionné ce produit. Or, la confiance laisse encore une fois la place à la méfiance, au « coupable potentiel ». Bien sûr qu'il faut être prudent en tout. Qui oserait dire le contraire ? Mais la précaution excessive ne risque-t-elle pas d'étouffer nos vies quotidiennes ? Si tout est danger, quelle place pour la confiance dans l'inattendu des événements ? Tout n'est pas prévisible, tout n'est pas écrit, n'en déplaise à Mme Soleil ou aux théologiens néo-calvinistes (qui continuent à défendre la prédestination...). Sans doute est-ce pour évacuer tout risque de culpabilité potentielle que nos sociétés visent toujours le « risque zéro ». Or, celui-ci, par définition, n'existe pas. L'évènement demeure, par essence, en grande partie inattendu. Aller, à pied, acheter son pain, c'est s'exposer au risque de prendre un pot de fleur sur la tête tombé d'un balcon du 4^e étage... Je parle en connaissance de cause ; j'ai failli ne plus être là pour le raconter. Il n'existe pas d'existence sans risque.

Le risque comme moteur économique

Le risque est au cœur du système économique désormais mondial. L'économie « planifiée » est morte et, avec elle, une illusion

de sécurité qui régissait les pays plus ou moins satellites de l'URSS. Certains économistes parlent encore de « plan », mais dans le sens d'une prévision des faits à venir et non d'une maîtrise de ce qui arrivera. D'ailleurs, l'idée même de « plan » semble disparaître ou, en tout cas, reste très minoritaire. Le risque est le moteur de notre économie. D'ailleurs, les grands héros des temps modernes sont les entrepreneurs qui ont pris des risques, qui ont fondé une entreprise qui a su prospérer. Bill Gates a remplacé Gandhi dans l'admiration collective. Il est intéressant de noter que Bill Gates a ajouté à sa panoplie d'entrepreneur sans concession, de requin des affaires, une nouvelle « étiquette » : le généreux philanthrope. La générosité devient une sorte de récompense du risque. L'étrange morale de cette histoire semble être : « enrichissez-vous d'abord, et par tous les moyens, et soyez généreux ensuite ». On est loin de l'évangile qui affirme que la générosité n'est pas quantifiable ; elle relève d'une attitude générale, en toute circonstance. Cependant, un certain nombre de comportements ne sont pas acceptés, et notamment ceux qui « effacent » le risque. C'est le cas des « parachutes dorés » et autres retraites mirobolantes. Cette démesure sort du champ du risque. On accepte le principe de l'existence d'une grande richesse personnelle, mais uniquement si celle-ci est accompagnée d'un risque, à la rigueur d'un talent exceptionnel (chanteur, sportif). Le risque économique semble souvent associé à la notion de « créativité ». Le créatif prend des risques, le gestionnaire sécurise la suite... C'est parfois (souvent ?) vrai dans les Eglises...

Du héros tout-puissant au héros fragile

Le cinéma est un reflet de chaque société. Or, on remarque que les héros, ceux qui prennent des risques pour « sauver le monde » ont encore de l'avenir devant eux. On peut néanmoins noter une évolution depuis quelques années : on est passé du héros tout puissant à celui qui intègre une fragilité. Dans les années 80, le héros absolu,

venu d'une autre planète, à la force quasi-illimitée, portait un nom simple autant qu'évocateur : Superman. Au moins le programme est clair, même si on est loin du surhomme de Nietzsche... On remarque tout de même que, déjà, on intègre une fragilité : Superman peut voir ses forces anéanties en présence d'une roche issue de sa planète... Ce fut sans doute la porte ouverte à un nouveau paradigme du héros cinématographique : le héros « fragile ». Bien sûr ces héros sont souvent issus de la littérature des décennies précédentes, mais on remarque que le cinéma a forcé le trait de leur fragilité. Spider Man est pétri de doutes et n'est pas invincible. Quant à Frodon, le héros malgré lui de la saga du « Seigneur des Anneaux », il accomplit une mission qui doit sauver le monde mais ses forces ne cessent de flancher. Il lui faut tout un entourage pour parvenir, difficilement, au but. Le héros est fragile, ce qui ne l'empêche pas d'être héros. Il est celui qui est comme moi, mais qui « sort du lot » par le hasard des circonstances. Il n'est plus un héros par essence mais par existence. Ce regard sur les héros a sans doute aussi eu une influence sur notre perception de l'histoire. Par exemple, les années sombres de l'occupation allemande ne sont plus perçues en Bien contre Mal, avec des héros et des salauds entièrement voués à leur choix du courage ou de la lâcheté. Ce sont souvent les circonstances qui firent les plus grands ou les plus petits héros. Il fallait entendre l'humilité d'une Lucie Aubrac pour comprendre cela. Elle ne cessait d'affirmer, avec sa légendaire modestie, que c'étaient les circonstances qui lui avaient fait prendre des risques, et non un courage héroïque « naturel ». Il fallut des décennies pour qu'un président, Jacques Chirac, puisse reconnaître que « Vichy c'était aussi la France ». Même les nations portent leurs fragilités. Il n'y a pas de risque sans fragilité.

L'Église Catholique semble avoir emboîté le pas de cette aspiration au héros qui prend des risques. Jamais elle n'a autant béatifié ou canonisé ! Au-delà des personnes choisies, il s'agit là d'un choix théologique et stratégique : la

foi, dans cette logique-là, se nourrit de l'exemple des héros, de celles et de ceux qui ont pris des risques au nom de leur foi. La foi implique des risques si elle est vécue avec intensité. Ce n'est pas ma compréhension de la foi, mais elle est parfaitement respectable. Néanmoins, elle comporte un risque non négligeable : celui de parvenir au contraire de son objectif. En effet, et ce d'une manière générale, l'existence du héros peut me dispenser de le devenir. Le héros est ma bonne conscience qui me permet, en l'admirant, de me conforter dans ma non prise de risque. S'il sauve le monde, je serai au bénéfice de son action. Autrement dit, la canonisation peut parfois devenir une excuse pour la paresse de ma foi. Le héros peut encourager les charentaises...

Jean-Marie de Bourqueney



« *David et Goliath* », enluminure du Moyen Âge

Prière de l'Avent

Noël : Apprends-nous à attendre

D'après Jean Debruyne

Dieu
tu as choisi de te faire attendre
tout le temps d'un Avent.

Moi je n'aime pas attendre
dans les files d'attente.
Je n'aime pas attendre mon tour.
Je n'aime pas attendre le train.
Je n'aime pas attendre pour juger.
Je n'aime pas attendre le moment.
Je n'aime pas attendre un autre jour.
Je n'aime pas attendre
parce que je n'ai pas le temps
et que je ne vis que dans l'instant.

Tu le sais bien d'ailleurs,
tout est fait pour m'éviter l'attente :
les cartes bleues et les livraisons,
les ventes à crédit
et les distributeurs automatiques,
les coups de téléphone,
les messages et les réseaux sociaux,
Internet et les chaînes infos

Je n'ai pas besoin d'attendre les nouvelles :
elles me précèdent.

Mais Toi Dieu
tu as choisi de te faire attendre
le temps de tout un Avent.
Parce que tu as fait de l'attente
l'espace de la conversion,
le face à face avec ce qui est caché,
l'usure qui ne s'use pas.
L'attente, seulement l'attente,
l'attente de l'attente,
l'intimité avec l'attente qui est en nous
parce que seule l'attente
réveille l'attention
et que seule l'attention
est capable d'aimer.

Tout est déjà donné dans l'attente,
et pour Toi, Dieu,
attendre
se conjugue Prier.

